

Une intégration réussie, mais délicate

RÉFUGIÉS Si l'intégration se passe bien pour les enfants ukrainiens, certains rencontrent des difficultés. Témoignage.

PAR SANDRA.PORCHET@ESHMEDIAS.CH



Diana entourée de ses parents, Volodymyr et Olha Nesterenko, chez eux à La Chaux-de-Fonds. DAVID MARCHON

Au premier coup d'œil, c'est une chambre d'ado comme les autres. Il y a des peluches alignées le long du lit, un ordinateur sur une table, des fleurs sur le bord de la fenêtre. Les parois sont toutefois dénuées de posters, signe que ces quatre murs ne représentent pas encore un véritable chez soi. Cette chambre, c'est celle de Diana, 12 ans, qui dégage une grande maturité pour son âge. Il y a deux ans, cette jeune Ukrainienne vivait à Kiev avec ses parents.

En août 2022, quelques mois après le début de l'assaut russe, la famille a emballé tous les vêtements et affaires qu'elle a pu caser dans la voi-

ture et a pris la direction de la Suisse.

Parce qu'elle a des connaissances, mais surtout, explique Volodymyr, le père, parce que le statut S permet de travailler et d'étudier.

Après cinq mois au centre de requérants d'asile de Boudry, les Nesterenko ont pu emménager, il y a un peu plus d'un an, dans un petit deux-pièces près de la gare de La Chaux-de-Fonds. Scolarisée dans une classe de 8e année, Diana suit quatre leçons de français par semaine dans une classe spéciale.

Comme elle, plus de 15 000 enfants ukrainiens en âge d'aller à l'école obligatoire sont au bénéfice du statut S, selon les chiffres du Secrétariat

d'Etat aux migrations (SEM) pour novembre 2023.

Les moins favorisés sont moins motivés

En Suisse romande, ces enfants sont essentiellement intégrés dans des classes régulières. La facilité d'intégration dépend de leur niveau de scolarisation, constatent plusieurs cantons.

Les élèves arrivés en Suisse parmi les premiers se sont montrés ambitieux, relève-t-on du côté de Genève, alors que ceux arrivés plus récemment, issus de milieux moins favorisés, sont plus réticents à apprendre le français.

Dans le canton de Vaud, on constate aussi des difficultés chez les Roms d'Ukraine qui

ont été peu, voire pas scolarisés dans leur pays.

Diana, elle, se débrouille déjà bien en français. Certes, il manque parfois des mots à son vocabulaire, mais elle parvient à décrire sa vie et à répondre à nos questions. Il faut dire que sa famille a une affinité pour les langues: en Ukraine, sa maman enseignait l'anglais et son papa l'allemand.

Des projets en Suisse

Ce qui frappe chez la jeune fille, c'est sa capacité à se projeter. Elle se voit rester à La Chaux-de-Fonds à long terme. D'une part, elle préfère l'école suisse à l'école ukrainienne, où il n'y a ni récré ni de véritable pause de midi, décrit-elle. Elle apprécie d'habi-

La scolarisation fonctionne bien

Le statut de protection S implique que les enfants qui ont fui leur pays puissent aller immédiatement à l'école en Suisse. Selon une étude par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), au printemps 2023, seuls 3% des enfants et adolescents ukrainiens de 4 à 16 ans ne suivaient que le plan d'étude ukrainien via un enseignement en ligne. 25% suivaient à la fois cet enseignement à distance et étaient inscrits à l'école suisse. 69% fréquentaient exclusivement l'école suisse. «L'intégration des enfants à l'école fonctionne bien», selon Eliane Engeler, porte-parole de l'Organisation suisse des réfugiés (Osar). Elle souligne que les écoles ont fourni un très gros travail pour pouvoir accueillir les nombreux enfants concernés. Pour ceux qui suivent à la fois les enseignements suisse et ukrainien, cela peut toutefois représenter une grosse charge de travail. Pour Dagmar Rösler, présidente de l'association faitière des enseignants LCH, les exemples positifs d'intégration dans la société suisse sont nombreux. Et le rôle de l'école à cet égard est très important. **ATS**



Au début, c'était dur. On ne connaissait rien et on ne savait pas ce qui allait se passer."

VOLODYMYR
PAPA DE DIANA

ter à cinq minutes à pied de l'établissement, contre quarante minutes de métro à Kiev. Passionnée de dessin, elle se verrait bien étudier au Pôle arts appliqués du Centre de formation professionnelle neuchâtelois (CPNE), pour devenir styliste.

La directrice adjointe de l'école, Murielle Perret-Gentil, confirme: «Diana est une élève qui s'est très vite intégrée et qui a une certaine facilité par rapport à d'autres élèves ukrainiens qui sont là depuis plus longtemps et qui rencontrent encore des difficultés.»

Qu'une ado comme Diana se voie déjà rester dans son pays d'accueil n'étonne pas Koen Sevenants, spécialiste en santé mentale et soutien psychosocial des enfants du domaine de la responsabilité mondiale de la protection de l'enfance au sein de l'Unicef.

«Cela dépend notamment de l'accueil réservé. En Europe, les Ukrainiens sont souvent bien reçus. Et on s'oriente beaucoup en fonction de ses amis à 12 ans, plus que de ses

parents. Il est ainsi logique de vouloir rester vers eux.»

«Nous ne sommes que cinq filles sur les vingt élèves», raconte Diana, «on rigole bien». En dehors des cours, elle joue aussi au volley et au foot. Mais quand elle parle de ses copines, elle fait avant tout référence aux Ukrainiennes qui vont comme elle aux cours de français.

Certaines sont plus âgées, d'autres plus jeunes, mais elles aiment se retrouver pour regarder des films ou se promener.

Incertitude et anxiété

Mais même pour Diana, cela n'a pas toujours été facile, nuance son père. «Au début, c'était dur. On ne connaissait rien et on ne savait pas ce qui allait se passer.»

Or, la stabilité est un élément clé pour une bonne intégration. «L'incertitude de ne pas savoir ce qui se passe à la maison et combien de temps la situation va durer provoque de l'anxiété», explique Koen Sevenants.

La présence de son père en Suisse facilite certainement les choses à Diana. Nombre d'enfants ukrainiens ne sont accompagnés que de leur mère, et l'inquiétude pour le papa resté sur place peut peser, constate le spécialiste.

Même si elle affirme que ses affaires et sa chambre à Kiev ne lui manquent pas, Diana admet ne pas s'informer sur la situation dans son pays. «C'est trop dur», coupe-t-elle.

104 enfants suivis en Valais par une psychologue ukrainienne

Le Valais est un canton qui a fait un pas supplémentaire en engageant pour les enfants et ados une psychologue ukrainienne, elle-même réfugiée en Suisse.

Outre le soutien psychologique, elle aide les jeunes à se familiariser avec le système scolaire, très différent de celui de l'Ukraine. «Avoir quelqu'un qui sait ce qu'ils traversent est un grand avantage», explique Romaine Schnyder, directrice du Centre cantonal pour le développement et la thérapie de l'enfant et de l'adolescent. Il y a quelques mois, une seconde psychologue de langue ukrainienne a été engagée en renfort à temps partiel. Jusqu'ici, Nataliia Vatazhok et sa collègue ont suivi 104 enfants sur les quel-

que 470 jeunes ukrainiens scolarisés dans le canton, soit un peu plus d'un cinquième.

Les patients peuvent être envoyés par l'école pour des problèmes de motivation, par le pédiatre ou les parents dans des cas de crises émotionnelles ou de problèmes de comportement, décrit la thérapeute.

Cette dernière constate aussi chez certains des signes de dépression, allant parfois jusqu'à des pensées suicidaires. La situation pèse particulièrement sur les épaules des adolescents, précise-t-elle.

Pour l'expert de la protection de l'enfance Koen Sevenants, spécialiste en santé mentale à l'Unicef, il est déterminant que ces enfants puissent



Nataliia Vatazhok est elle-même une réfugiée ukrainienne. SVITLAN KHVOSTENKO

se socialiser. Ce qui est parfois difficile au vu de leur emploi du temps chargé, entre l'école suisse, les cours de français et le programme scolaire ukrainien en ligne qu'ils suivent en rentrant. Diana, 12 ans, réfugiée à La Chaux-de-Fonds avec ses parents, ne dira pas le contraire. Son programme ukrainien a toutefois été allégé à la rentrée dernière: elle ne fait plus que des examens en ligne et plusieurs de ses notes en Suisse sont désormais reconues en Ukraine. «C'est un grand soulagement», témoigne-t-elle.

L'importance de l'intégration des parents

L'équilibre des enfants passe aussi par l'équilibre des parents, souligne Nata-

liia Vatazhok. «La Suisse doit s'efforcer d'intégrer les parents. Ils sont désireux d'être indépendants, et cela aiderait aussi leurs enfants.»

Cette volonté est palpable dans la famille de Diana.

Volodymyr, le papa, a repris des études en innovation à l'Université de Neuchâtel et développe un projet dans le domaine des NFTs.

Le fait que le statut S soit limité dans le temps est certes une insécurité, dit-il, «mais nous sommes là maintenant et avons la possibilité de faire quelque chose».

Olha, la maman, est encore en train d'apprendre le français et laisse transparaître un certain regret de ne pas pouvoir enseigner.